

MAFIA Un duo italien dégainé des bas-fonds de Palerme une œuvre tactile sur la relation entre un assassin et la sœur d'une de ses victimes.

SEMAINE DE LA CRITIQUE

SALVO de **Fabio Grassadonia** et **Antonio Piazza** avec Saleh Bakri, Sara Serraiocco... 1h43.

« Je ne m'attendais pas du tout à ça », confiait hier une spectatrice à la sortie de la projection de *Salvo*. Nous non plus, puisqu'il est difficile de présumer quoi que ce soit d'un premier film coréalisé par deux Italiens inconnus à notre bataillon (Fabio Grassadonia et Antonio Piazza), et interprété par des acteurs jamais vus. C'est une loterie typiquement cannoise : parier au jugé, voire à l'aveugle, sur un film inattendu et en sortir avec le bingo au fond des yeux. Pourtant, après lecture propédeutique et ultrarapide du scénario, la perspective de se fader un nouveau film sur la mafia sicilienne paraissait un rien bouchée.

Les premières scènes sont un rebrousse-poil : oublier Palerme, que l'on découvre par la coulisse de ses banlieues déglinguées. *Salvo* est un film de quartier. Suite à un guet-apens dans un chemin creux, un règlement de compte a lieu qui déchaîne l'habituel concerto de pétroles. Sauf qu'on n'y comprend rien, sinon un mode de tuer qui a tout l'air d'être un mode de vie pour Salvo, homme jeune et tueur professionnel dont la silhouette massive (excellent Saleh Bakri) va prendre la consistance d'un personnage au fil des apartés de sa vie, privée de vie.

VOYEURISME. Une chambre plus que crapoteuse dans une pension clandestine très mal tenue par une taulière peu amène et son fils à lunettes timoré. Quelque chose du *Samourai* de Melville dans ce mortel qui se résume à la mort sur ordonnance. N'était un nouveau contrat qui tourne au désavantage de cette sorte d'ascèse. Salvo doit éliminer un petit caïd très local, mais lorsqu'il s'introduit dans sa gaitoune en bord de mer, c'est sur sa sœur qu'il tombe, Rita, jeune aveugle employée dans la cave à compter les billets. Ayant découvert le handicap de la jeune fille, Salvo en profite sur la pointe des pieds : intrigué, il reluque. Le filmage est alors tout entier du côté de ce voyeurisme qui est une des définitions du cinéma : regarder bien planqué, et en jouir. Quand le frère de la jeune fille finit par débarquer, Salvo lui règle

son compte mais dans un hors-champ strictement sonore, qui indique à la fois le travail du film sur sa bande-son et, surtout, son éthique : la vraie violence est celle qu'on choisit de ne pas montrer mais qu'on décide de faire entendre. Ce qui est bien fait pour abonder dans la logique du personnage de la non-voyante toute en perception exagérée de ses autres sens. Son ouïe est un radar, ses doigts, des détecteurs. Le choc de l'assassinat de son frère va la ramener à un peu de vision, trouble d'abord, puis de plus en plus net.

Au diapason de cette renaissance, le film fait lui aussi peu à peu le point sur la liaison dangereuse entre Salvo et Rita. Ayant commis la faute de ne pas éliminer ce témoin à charge, il enlève la fille, la séquestre dans une usine désaffectée, jusqu'à devenir l'otage de son enlèvement. L'amour est mis à la question, entre autres, du côté de la tragédie archiclassique : tomber amoureux de l'assassin de son frère. S'obséder d'une femme dont l'existence menace sa propre vie. Car les parrains de Salvo lui en veulent à mort d'avoir enfreint la loi de leur milieu.

PERSONNAGES INVISIBLES. Le film agulche du côté du polar, il intrigue dans ces moments de western sicilien, il séduit enfin par une science des apartés et des légers détails qui contrarient les arcanes de ces deux genres. Il est ainsi question d'un gros chien, d'abord invisible, enchaîné dans la cour de la pension où vit Salvo. À l'oreille, ses aboiements incessants agacent. Il est humainement souhaitable que cela s'arrête. Ayant appris à côtoyer ce Salvo à la gâchette facile, on espère autant qu'on craint une balle dans la tête du clébard. Au contraire, Salvo détache le chien et en fait son meilleur copain, tout en informant, lui si peu disert, que la bête pue. Se dessine un début de piste (début seulement dans ce film tout en suggestions infimes) où le fils de la taulière, esclave domestique, justifierait sa servitude par un soupçon d'homosexualité à l'endroit de Salvo, il est vrai parfois filmé comme une couve de *Tétu*.

Et puis cette affaire de clim qui tombe en panne dans la plaule de Salvo. « C'est dû à la baisse de tension », diagnostique la taulière. Des incendies criminels, comme chaque été en Sicile, qui détruisent des pylônes électriques. Pas la peine d'en rajouter dans la sursignification du contexte. Tout est dit sur la fatalité autochtone du crime organisée, sur la mafia comme « culture ». De même qu'il n'est pas besoin de répéter que la canicule fait rage pendant toute la durée du récit puisqu'elle est un de ses personnages invisibles mais très prégnants, le fantôme permanent de ce film hanté par la poisse. Le dénouement est une leçon. Ouvert, naturaliste sur fond de ciel et de mer, météorologique du grand soir au petit matin. L'aurore qui se dévoile est comme une vanité à méditer : se lever de son fauteuil, quitter le spectacle du monde et sortir du cadre. S'absenter.

GÉRARD LEFORT